

CHAPITRE 4 : LA BIBLE, LA TERRE ET L'ETAT MODERNE D'ISRAËL

Pour nous Palestiniens, la terre biblique est notre patrie, la terre de nos ancêtres. Nous existons et nous vivons ici depuis des générations. Et quand dans les cercles chrétiens et juifs on parle de la Terre Promise, il ne s'agit pas de n'importe quelle terre mais de *notre patrie*.

De qui est-ce la terre ? Et qui en décide ? La Bible précise-t-elle quelle nation doit obtenir quelle terre ? Pouvons-nous vraiment résoudre l'un des conflits les plus compliqués de l'histoire moderne en prétendant que Dieu a promis une terre particulière à un peuple particulier il y a quatre mille ans (en supposant que nous pouvons dire en toute confiance qu'une nation spécifique est aujourd'hui l'héritière légitime ou la continuatrice de cette ancienne nation) ?

« Que nous enseigne la Bible sur ce pays ? » C'est une question à laquelle je me suis confronté durant de nombreuses années, étant donné, d'une part, mon amour pour la Bible et, d'autre part, la façon dont elle a été instrumentalisée par les sionistes chrétiens. J'ai toujours manifesté un intérêt particulier pour ce sujet et j'ai étudié des notions telles que l'« élection » et la « terre promise », en lisant d'innombrables livres qui traitent de ce sujet. J'ai finalement fini par écrire ma thèse sur ce thème. (1)

Ce que je vais présenter ci-dessous est un ensemble d'arguments qui remettent en cause l'idée courante et simpliste selon laquelle la Bible affirme que Dieu a donné la Terre Promise au peuple juif comme possession éternelle. (2)

La terre appartient à Dieu

Sur la question « A qui la terre appartient-elle ? », la Bible est limpide. Comme je le répète sans cesse à mes étudiants, vous n'avez pas besoin d'un doctorat d'Oxford pour comprendre cela. La terre appartient à Dieu (Gn 1, 1 ; Ps 24, 1 ; Dt 4, 1). Ainsi, lorsque Dieu a promis le pays à l'Israël biblique, il était toutefois bien clair qu'il resterait à Dieu : « Le pays ne sera pas vendu à perpétuité, car il est à moi ; vous n'êtes pour moi que des étrangers et des locataires » (Lv 25, 23).

« La terre est à moi », dit Dieu ! La terre, la « Terre promise » donnée à l'Israël biblique, a toujours été destinée à rester la terre de Dieu. Michel Sabbah, l'ancien patriarche latin de Jérusalem, commente ainsi ce point :

« La terre a un statut particulier dans la Bible. Elle appartient à Dieu... Israël [biblique] ne pouvait donc pas en devenir le propriétaire absolu ; il n'était que l'invité de Dieu. La pire chose qui pourrait arriver à Israël serait d'oublier cette vérité, de coloniser cette terre et de la substituer à Dieu dans son culte et son système de valeurs. » (3)

Cette revendication de Dieu – « La terre est à moi » – intervient dans le contexte des lois du Jubilé (Lv 25). En ce temps-là, Dieu ordonna au peuple d'Israël de laisser la terre se reposer

une fois tous les sept ans, pour le bien des pauvres et pour le bien de la terre elle-même. Il est probable que cela avait également pour but d'enseigner au peuple de s'en remettre à Dieu, de se persuader que son approvisionnement pour la septième année viendrait du Seigneur. De plus, la cinquantième année, celle du Jubilé, devait être une année de liberté : tous les esclaves seraient libérés et toutes les terres hypothéquées seraient restituées à leurs propriétaires d'origine. Les lois du Jubilé concernent donc la justice économique et sociale et garantissent l'égalité des chances pour tous les habitants. (Imaginez-vous ce qui se passerait si un tel principe était appliqué aujourd'hui dans différents pays du monde ?) Cela nous conduit aussi à nous demander pourquoi les chrétiens qui prétendent prendre la Bible au sérieux et l'interpréter littéralement, n'ont aucun souci pour citer les promesses de la terre mais sont réticents à citer les lois du Jubilé.

En réponse à la question contemporaine qui est de savoir à qui appartient cette terre, nous pouvons affirmer avec certitude qu'elle n'appartient à aucun peuple, aucune nation, aucune ethnie, aucune religion. Elle appartient à Dieu.

Quelles étaient les limites de la Terre Promise ?

On suppose souvent que la région moderne connue sous le nom d'Israël et de Palestine reflète les frontières réelles de la Terre Promise biblique. Mais est-ce vraiment le cas ? Quelles étaient les limites de la Terre Promise ? La question n'est pas si simple et la Bible donne en effet des descriptions multiples et variées des limites de la Terre Promise. Il y a d'abord la terre de Canaan mais aussi un territoire plus large qui comprend la majeure partie de l'ancien Proche-Orient, tous deux prenant des formes diverses au cours des différentes époques. Par exemple, la terre attribuée est différente de celle des règnes de David et de Salomon, et dans les deux cas les frontières dépassaient l'Israël et la Palestine modernes. En d'autres termes, il n'existe pas de Terre Promise « définie ».

La promesse faite à Abraham dans Genèse 15 est la plus frappante en ce qui concerne cette discontinuité. « En ce jour-là, l'Éternel fit alliance avec Abraham et lui dit : "Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate" » (Gn 15, 18). C'est un immense territoire qui va bien au-delà de la Palestine historique. Et si les partisans chrétiens d'Israël doivent être cohérents dans leur utilisation de la Bible pour soutenir la revendication d'Israël sur la terre, alors ne doivent-ils pas également, suivant ce mode d'interprétation, inciter Israël à occuper la Jordanie, l'Irak, la Syrie, l'Arabie saoudite et l'Égypte ? Au moins feraient-ils preuve de cohérence.

Ce que nous révèle cette description de Genèse 15, c'est essentiellement une promesse du monde antique tel qu'Abraham le connaissait. Ce sont des frontières universelles. La théologienne palestinienne Yohanna Katanacho soutient, à partir des célèbres paroles de Genèse 12, 1-3, que le « point culminant du discours » arrive avec la déclaration selon laquelle « en toi toutes les familles de la terre seront bénies ». En tant que tel, « il semble que le pays d'Abraham n'aura pas de frontières fixes. Il continuera à s'étendre... à augmenter en taille à la fois territorialement et démographiquement. Le pays d'Abraham grandira jusqu'à devenir égal à la terre entière. » (4)

Nous devons donc nous demander si les descriptions bibliques des terres promises s'étendent au-delà des promesses faites à Abraham dans la Genèse – reflètent-elles des frontières universelles ? La réponse est oui. Nous pouvons citer les nombreuses prophéties messianiques qui parlent de ce que nous pouvons décrire comme la « Terre messianique ».

Par exemple, le Psaume 2, 8 déclare que Dieu donnera au roi les nations à titre d'héritage et *les extrémités de la terre comme sa possession* (voir aussi Ps 72, 8, 11). Michée 5, 4 dit que le souverain de Bethléem « sera grand jusqu'aux extrémités de la terre » (soulignage ajouté) et Zacharie 9, 10, parlant du prochain roi, dit que « sa domination s'étendra d'une mer à l'autre, et du fleuve *jusqu'aux extrémités de la terre* » (soulignage ajouté). Isaïe 54, 2-4 parle clairement de l'expansion de Jérusalem à la fin des temps. Bref, la théologie de la terre a une portée universelle. On ne peut donc pas vraiment parler d'une théologie de la terre, il faut plutôt parler d'une théologie de toute la terre. La terre, selon cette croyance biblique, est en effet la terre entière. La théologie de la terre est finalement une théologie de toute la terre, et cela, à son tour, nous ramène à la création (Ps 24, 1). Car Dieu ne s'intéresse pas uniquement à ce petit territoire de l'ancien Proche-Orient ! Dieu est le Dieu de tout l'univers.

La terre a des exigences

« Les promesses de la terre faites à Israël n'étaient-elles pas éternelles et inconditionnelles ? » C'est une question qu'on me pose presque chaque fois que je discute du thème de la terre dans la Bible, en particulier de la part de chrétiens sérieux qui croient en la Bible et qui insistent pour la lire « littéralement ». Cette hypothèse de promesses éternelles et inconditionnelles, que partagent de nombreux chrétiens, est en réalité dangereuse. En général ceux qui disent cela ne prennent pas en compte toutes les conséquences d'une telle assertion. Selon cette logique, Dieu *ne se préoccupe pas* du comportement éthique et moral de son peuple ! Cette ligne de pensée rend Dieu indifférent à notre fidélité et à notre responsabilité envers notre prochain ou envers la terre elle-même. Cela signifie qu'il n'y a pas de comptes à rendre, et c'est problématique.

Nous devons donc d'abord nous demander *si cette réflexion est biblique*. Encore une fois, une analyse sérieuse du récit biblique montre que la réponse est non. Le mot clé ici est *alliance*, et dans le cadre de l'alliance biblique, les promesses de la terre ont toujours été *conditionnelles*. Une autre façon de voir les alliances bibliques est la suivante : parce que la terre appartient à Dieu, ceux qui sont liés par une alliance doivent respecter la volonté de Dieu par rapport à la terre et ne pas la souiller. Aux temps bibliques, ces exigences sur la terre s'appliquaient aux nations qui peuplaient le pays de Canaan avant que les Israélites n'y entrent, et cela a concerné les Israélites lorsqu'ils y ont habité. L'exigence de sainteté à travers la terre s'applique à tous ses habitants de façon égale. Lévitique 18 prévient que si les Israélites ne respectent pas les statuts de l'Éternel, *le pays les vomira* comme il l'a fait pour les autres nations avant eux. Cela devait même s'appliquer aux étrangers qui résidaient parmi les Israélites :

« Ne vous souillez d'aucune de ces façons, car c'est ainsi que les nations que je vais chasser devant vous se sont souillées. Même la terre a été souillée ; aussi je l'ai punie pour son péché, et elle a vomi ses habitants. Mais vous devez conserver mes décrets et mes lois. Les indigènes et les étrangers qui résident parmi vous ne doivent faire aucune de ces choses détestables, car elles ont été commises par le peuple qui a habité le pays avant vous, et le pays en a été souillé. Et si vous souillez le pays, il vous vomira comme il a vomi les nations qui étaient avant vous. (Lv 18, 24-28 NIV) »

Les avertissements inscrits dans ces versets sont forts et clairs. La terre ne tolère pas l'impiété. C'est pourquoi, selon les Écritures hébraïques, l'exil était un châtement de Dieu

pour avoir souillé le pays. Vous ne pouvez pas revendiquer la terre tout en vivant dans la désobéissance.

Pour en revenir au concept d'alliance, on peut parler de plusieurs exigences que les Israélites devaient observer s'ils voulaient rester en alliance avec Dieu. Par exemple, ils devaient s'abstenir de toute idolâtrie ; adorer d'autres dieux aurait fait perdre à Israël son droit de rester dans le pays. Une autre exigence était de faire justice. Il est probable qu'aucun autre péché dans la Bible hébraïque n'a été plus directement lié à l'expulsion de la terre que le péché d'injustice socio-économique : « La justice et seulement la justice tu suivras, afin que tu puisses vivre et hériter de la terre que le Seigneur ton Dieu te donne » (Dt 16, 20 ESV, soulignage ajouté). Selon Jérémie, Dieu ne laissera les Israélites habiter dans le pays que « si vous agissez vraiment avec justice les uns envers les autres, si vous n'opprimez pas l'étranger, l'orphelin et la veuve, si vous ne versez pas le sang innocent dans ce lieu, et si vous ne recourez pas aux dieux pour votre propre malheur. » (Jr 7, 5-6)

Je pourrais énumérer beaucoup d'autres textes qui soulignent l'importance de la justice dans les Écritures et qui relie la perte de la terre à l'injustice. Si seulement les sionistes chrétiens prenaient au sérieux les exigences de la justice pour tous ! En effet, tous les chrétiens devraient considérer ces exigences de justice comme faisant partie intégrante de leur foi. La justice compte !

Car le vrai problème est là : ces lois et d'autres lois rappellent que les promesses de la terre ont toujours été *conditionnellement subordonnées à l'obéissance et à la fidélité à l'alliance*. Les alliances bibliques forment le cadre de la théologie de la terre dans la Bible hébraïque, qui s'appliquait même à l'Israël biblique de l'après-exil. Par exemple, Ézéchiël 33, 24-26 adresse un sévère avertissement à ceux qui revendiquent la possession de la terre en raison de leur appartenance ethnique et de leur lien avec Abraham :

« Mortels, les habitants de ces vastes lieux du pays d'Israël ne cessent de dire : "Abraham n'était qu'un homme seul, et il a pris possession du pays ; nous qui sommes nombreux, le pays nous est certainement donné en possession". Dis-leur donc : "Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Vous mangez la chair avec le sang, vous levez les yeux vers vos idoles et vous versez le sang ; *pourrez-vous donc posséder la terre ? Vous dépendez de vos épées, vous commettez des abominations et chacun de vous souille la femme de son voisin ; posséderez-vous alors la terre ?* (soulignages ajoutés) »

Même après l'exil, habiter le pays était conditionné à l'obéissance ; tous étaient tenus responsables des dons qu'ils avaient reçus de Dieu. Le texte biblique est très clair : *vivre dans l'obéissance aux commandements de Dieu a plus de poids qu'une revendication généalogique du droit à la terre*. Il n'y a pas de grâce bon marché. La terre n'est pas un don gratuit sans conditions, ni un droit à revendiquer sur la base de la généalogie ou de la religion ; dans la Bible, le maintien des Israélites sur la terre dépendait de leur obéissance.

Lorsqu'on lit attentivement ces versets d'Ezéchiël, on se rend compte de leur proximité frappante avec les événements contemporains. On retrouve ces gens qui comptent sur leur descendance généalogique pour revendiquer la terre, tout en étant soutenus par une nation toute-puissante (qui possède des chars et une armée bien financée). A eux le prophète demande : « Serez-vous autorisés à posséder la terre ? »

Un héritage pour toujours ?

Compte tenu de l'analyse ci-dessus, le concept d'« héritage » ne signifie pas et ne peut pas signifier « possession ». Dans un cadre biblique plus large, le mot « héritage » signifierait davantage « mandat » ou « tâche ». La terre dans la Bible a été donnée à l'Israël biblique comme un cadeau, mais cela n'en fait pas la *propriété* d'Israël. La terre n'est pas simplement un cadeau arbitraire pour le plaisir d'Israël, mais plutôt un mandat assorti d'une responsabilité. C'est d'abord pour cette raison qu'Israël a été installé sur cette terre. Comme l'a dit Chris Wright, « En définitive, comme tous les locataires, les Israélites étaient responsables devant leur propriétaire divin du bon usage qu'ils feraient de ce qui restait sa propriété à lui. » (5)

L'Israël biblique a reçu une terre dans le cadre d'un mandat plus large de Dieu. *L'élection s'accompagne toujours d'une responsabilité, et ce n'est jamais une question de privilège.* Dieu a confié à Israël un territoire pour y vivre afin qu'il puisse subsister et incarner les idéaux de Dieu sur terre et servir d'exemple et de message aux autres nations. La terre est un mandat pour l'humanité, pas une possession. En réalité, *nous ne possédons rien !* Tout appartient à Dieu.

Nous devrions comprendre l'expression *pour toujours* de la Bible hébraïque dans ce contexte plus large de l'alliance. *Pour toujours* ne signifie pas simplement « sans fin ». Cela peut surprendre certains, en particulier ceux qui ont l'habitude de lire la Bible de manière littérale, sans tenir vraiment compte des contextes historiques, littéraires et théologiques. Par exemple, dans 1 Samuel 2, 30, Dieu promet un sacerdoce éternel à Elie en utilisant les mots *pour toujours* mais, étonnamment, il révoque cette promesse éternelle presque immédiatement, en déclarant : « J'honorerai ceux qui m'honorent, et je mépriserai ceux qui me méprisent. » (1 S 2, 30). C'est en effet étonnant et un défi à toute lecture littérale naïve et simpliste des Écritures. Dieu dit : « Tu marcheras devant moi pour toujours », et Dieu dit : « Loin de moi ! »

Ce verset et d'autres dans les écritures hébraïques montrent que les promesses éternelles peuvent être « révoquées » par Dieu. « Pour toujours » ne signifie pas une garantie absolue et irrévocable indépendamment d'autres facteurs tels que la fidélité et l'obéissance. Il existe de nombreux exemples dans la Bible de choses dont Dieu a dit qu'elles dureraient éternellement et qui, en fait, n'ont pas duré éternellement. Citons quelques exemples, qui concernent le sacerdoce d'Aaron (Ex 29, 9 ; 1 Ch 23, 13), le trône de David (2 S 7, 12-16 ; Jr 33, 17-18) et le temple (2 Ch 7, 16). Si nous voulons développer une théologie de la terre enracinée dans la Bible, nous ne pouvons pas simplement lire ces promesses comme éternelles et absolues, indépendantes de leurs contextes historiques et théologiques.

C'est de cette façon que nous devrions lire les promesses de Dieu à Abraham et à ses descendants. Quand Dieu dit : « Et je te donne, ainsi qu'à ta postérité, le pays où tu es maintenant un étranger, tout le pays de Canaan, en propriété perpétuelle ; et je serai leur Dieu » (Gn 17, 8), « perpétuel » n'a pas effacé les responsabilités d'Israël. Abraham et ses descendants n'ont pas habité le pays « pour toujours ». Cette promesse n'était pas censée être un document légal et contraignant, valable à tout moment pour quiconque prétendrait descendre d'Abraham. « Forever » ne nie aucun élément de responsabilité et d'imputabilité. Les Israélites étaient redevables à l'alliance, aux promesses de bonne conduite et d'obéissance faites devant Dieu.

Je sais combien cette interprétation doit être difficile à entendre pour de nombreux croyants sincères de la Bible à qui on a appris à lire la Bible de manière littérale. Mais nous devrions lire la Bible selon ses termes, pas selon les nôtres !

Qui est Israël dans la Bible ?

On prétend souvent que l'État moderne d'Israël est le continuateur direct de l'Israël biblique et que les juifs d'aujourd'hui sont les descendants directs d'Abraham. En tant que telle, l'alliance abrahamique, qui comprenait la promesse de la terre, est toujours valide et s'applique à l'Israël moderne. Je voudrais ici contester le postulat selon lequel l'appartenance à Israël dans la Bible hébraïque dépend entièrement de la race. En d'autres termes, l'Israël de la Bible est-il une entité définie exclusivement par la race et la généalogie ? (Et si nous répondons « oui », cela n'indique-t-il pas que Dieu est raciste ?) Mais avant de continuer, je dois souligner à nouveau que je n'essaie pas de définir qui est juif aujourd'hui et qui ne l'est pas. C'est une discussion juive. Au lieu de cela, je parle à d'autres chrétiens qui font ces hypothèses sur Israël et les juifs – des gens comme Richard Land, président du Southern Evangelical Seminary, qui insiste sur le fait que « [Israël] est ethnique, la semence d'Abraham. C'est littéralement la semence d'Abraham... Si vous êtes juif, vous faites partie de la promesse. » (6)

La question « Comment Israël est-il défini dans les Écritures ? » est cruciale, car elle détermine qui bénéficie des bénédictions de l'alliance, y compris les promesses du pays. Lorsque nous lisons l'histoire de la Bible, il devient évident que le récit est presque exclusivement axé sur ce qu'on pourrait appeler la « semence sainte » – la semence choisie par Dieu pour la rédemption du monde. C'est la semence d'Abraham qui est devenue le peuple d'Israël. Pourtant, lorsque nous lisons l'histoire attentivement, nous constatons que l'on peut naître dans la famille d'Abraham sans pour autant être considéré comme faisant partie de la semence (c'est le cas d'Ismaël et d'Esau). De plus, il y a eu des moments où du sang « étranger » a fait irruption dans le récit. Ruth, la Moabite, en est l'exemple évident. Le texte biblique souligne fortement son origine ethnique et nationale : c'est une Moabite. Pourtant, en même temps, Ruth a cru au Dieu d'Israël et est devenue une partie d'Israël ! Ma question à mes lecteurs chrétiens est donc la suivante : Ne croyons-nous pas tous au Dieu d'Israël ? Selon la logique biblique, cela ne fait-il pas de nous une partie d'Israël ?

De plus, la Bible est remplie de mariages mixtes. Juda épousa une Cananéenne, Joseph une Égyptienne, Moïse une Madianite et Salomon... eh bien, disons simplement qu'il eut beaucoup de femmes étrangères. Nous lisons aussi dans les Juges que le peuple d'Israël vivait parmi les Cananéens, les Hittites, les Amorrites, les Perizzites, les Hivites et les Jébuséens, se mariant avec eux et servant leurs dieux (Jg 3, 5-6).

D'autre part, selon la Bible, à l'époque perse, beaucoup de gens « se proclamaient juifs » car « la peur des juifs était tombée sur eux » (Esther 8, 17). Et au premier siècle de notre ère, le judaïsme était déjà une religion multiethnique et multinationale, dans la mesure où le livre des Actes affirme qu'« il y avait *des juifs pieux de toutes les nations sous le ciel* vivant à Jérusalem » (Ac 2, 5 – soulignage ajouté). Et quand les disciples ont commencé à parler dans différentes langues, ces juifs ont pu les comprendre et se sont demandé : « Comment se fait-il que nous entendions, chacun de nous, *dans notre propre langue maternelle* ? » (Ac 2, 8 – soulignage ajouté). Les Actes citent alors toutes les régions et nations représentées, y compris les *juifs arabes* ! Le judaïsme était clairement une foi répandue et diversement représentée.

Ce judaïsme multiracial est conforme aux écritures hébraïques, où l'identité d'Israël n'est pas exclusivement une question d'ADN. La foi et l'élection divine sont également des facteurs. Cela devient crucial quand on considère le témoignage des auteurs du Nouveau Testament sur des questions telles que « Qui est Israël ? » ou « Qui est de la semence d'Abraham ? » Si n'importe qui peut rejoindre Israël par la foi, cela doit avoir des conséquences cruciales pour notre discussion sur le terrain. De plus, et sur la base du témoignage des docteurs de la Bible hébraïque, nous devons nous demander : « Quelqu'un peut-il revendiquer l'ADN *pur* d'Abraham jusqu'à aujourd'hui afin de revendiquer la possession de la terre ? »

Encore une fois, il ne s'agit pas de nier que les juifs ont existé à travers les siècles en tant que communautés religieuses distinctes. Ni de nier le droit des juifs à se définir en fonction de la manière dont ils comprennent leurs traditions. Il s'agit simplement de contester l'hypothèse faite par de nombreux chrétiens selon laquelle tous les juifs d'aujourd'hui sont des descendants directs d'Abraham. Dans la Bible hébraïque, au cours de l'histoire, les mariages mixtes et la conversion au judaïsme sont tout sauf rares.

En outre, la lignée juive dans ce pays est fracturée, étant donné que dans l'histoire de nombreux juifs se sont convertis (ou ont été forcés de se convertir) à d'autres religions. Dans la Palestine d'aujourd'hui, il y a des musulmans et des chrétiens (dont beaucoup de mes amis) dont les tests ADN ont révélé qu'ils avaient une ascendance juive. Leur ADN leur donne-t-il un privilège ? Est-ce que cela les rend légitimes pour posséder la terre aujourd'hui ? Je me sens même un peu ridicule de poser cette question ! Cela doit nous ramener aux vraies questions – Dieu se soucie-t-il vraiment de l'ADN ? Mon ADN détermine-t-il comment Dieu me voit ? J'espère que non.

Les prophéties et les réalités d'aujourd'hui

Un autre argument que de nombreux chrétiens présentent sur la question de la terre et d'Israël est celui des prophètes hébreux. Les événements de 1948 sont interprétés par de nombreux chrétiens conservateurs comme l'accomplissement de la prophétie. Il faut donc se demander si l'État moderne d'Israël est *vraiment* l'accomplissement de la prophétie. Encore une fois, une simple lecture des prophéties bibliques sur la restauration d'Israël montre le contraire. Les prophètes parlent d'une restauration totale et complète, d'une création nouvelle et restaurée. Ils ont peint une belle et glorieuse image avec ces descriptions (pour n'en nommer que quelques-unes) :

- * une création renouvelée - un nouveau ciel et une nouvelle terre
- * le renouveau de la nature - un nouveau jardin d'Eden
- * une nouvelle humanité - les cœurs seront circoncis
- * le pardon des péchés
- * un nouveau et glorieux royaume universel inclusif de paix et de justice
- * une Jérusalem nouvelle et restaurée comme capitale du monde et un temple glorieux et renouvelé
- * la venue du Messie
- * Israël battant ses ennemis et étant rassemblé dans le pays
- * la vie après la mort et la construction d'une nouvelle société
- * toutes les familles de la terre rejoignant cette nouvelle réalité, allant même prier à Jérusalem et au temple.

Une simple comparaison entre ces descriptions et la réalité moderne du pays d'aujourd'hui suffit à montrer que ce qui existe dans l'état actuel d'Israël n'est pas ce dont les prophètes ont parlé. Ces prophéties doivent être considérées comme un tout. En d'autres termes, on ne peut pas sélectionner certains aspects de la restauration (le rassemblement des gens dans le pays) et affirmer que les prophéties se sont réalisées. (Surtout si l'on prétend lire la Bible de manière littérale !)

Nous devons comprendre les prophètes dans leur propre contexte. Ils parlaient dans celui de l'exil (ou du moins ils espéraient que leurs écrits seraient lus pendant et après l'exil), une époque où Jérusalem était en ruine. C'est à cette époque qu'ils ont parlé d'une nouvelle réalité dans le pays et qu'ils ont inventé des images avec des mots pour leurs auditeurs, ce qui en retour a conduit à un regain d'espoir sur la base de ces promesses. Les prophètes ont nécessairement continué d'utiliser d'anciens modèles pour communiquer la nouvelle réalité. Cela a donné une méthode paradoxale, faite à la fois de continuité et de discontinuité. En d'autres termes, la nouvelle réalité, bien que décrite dans des termes et des représentations anciennes, dépassait de loin les réalités d'origine. Beaucoup des thèmes du nouvel Israël se retrouvent dans la nouvelle Jérusalem, mais aujourd'hui ils sont idéalisés et même universalisés. Les paroles de Chris Wright sont ici très utiles :

« Lorsque les prophètes parlaient de l'avenir, ils ne pouvaient le faire de manière significative qu'en utilisant des termes et des réalités tirés de leur expérience passée ou présente. Les réalités associées au fait d'être Israël à son époque comprenaient son histoire spécifique et des notions telles que la terre, la loi, Jérusalem, le temple, les sacrifices et le sacerdoce... Parler de restauration sans recourir à de telles caractéristiques concrètes du fait d'être Israël n'aurait eu aucun sens, même si cela avait été possible... De plus, même dans l'Ancien Testament, il y avait la prise de conscience que l'accomplissement des prophéties faites en termes de réalités concrètes de la vie et de la foi des Israélites irait bien au-delà.. En d'autres termes, il semble qu'il y ait conscience que bien que l'avenir doive être décrit selon des concepts tirés de la nation historique d'Israël, il finira en fait par les transcender... »
(7)

En d'autres termes, les prophètes devaient puiser dans le passé pour projeter dans l'avenir une vision d'esérance. Ils ont dû se plonger dans l'histoire ancienne pour avoir la vision d'une nouvelle histoire. Les prophètes ne pouvaient parler de l'histoire nouvelle qu'en termes d'histoire ancienne, car ils n'avaient pas d'autres images ou modèles. Enfin, nous devons considérer la manière dont le Nouveau Testament a interprété ces promesses. Mais cela peut attendre pour le moment.

La terre : inclusive et universelle

La discussion ci-dessus sur les limites de la terre dans les écritures hébraïques nous amène à la conclusion que la théologie de la terre a toujours eu une dimension universelle, orientée vers l'*expansion* de la terre et l'*inclusion* de nouvelles « familles » au sein de la famille d'Israël. Cette nature inclusive doit être redécouverte et mise en valeur, surtout face aux nombreuses voix qui plaident aujourd'hui pour l'exclusivité.

Les psaumes dits messianiques illustrent le potentiel d'expansion de la terre et du peuple, conduisant vers un Israël plus inclusif. Cette caractéristique inclusive est évidente dans de nombreuses visions eschatologiques. Le Psaume 87 parle d'un jour où Jérusalem,

la « ville de Dieu », sera une ville multinationale qui comprendra des habitants de Rahab, de Babylone, de Philistie, de Tyr et de Koush. Tous naîtront et y seront enregistrés par Dieu.

Pourtant, la déclaration la plus marquante à propos de la nature inclusive d'Israël dans l'ère à venir est probablement celle du prophète Ezéchiel, qui proclame que les résidents *se verront attribuer un patrimoine chez les Israélites* et qu'ils seront traités comme *des enfants d'Israël natifs du pays* (Ez 47, 21-23). Ici il est ordonné à l'Israël biblique de *partager* la terre et de considérer les non-israélites comme nés dans le pays. On ne peut pas être plus inclusif. Ezéchiel anticipe un temps – dans l'ère à venir – dans lequel un Israël transformé et sécurisé incorporera des non-Israélites et leur permettra même d'avoir un héritage sur la terre. C'est une notion que les sionistes chrétiens ignorent totalement aujourd'hui !

Le livre d'Isaïe présente également une position forte et positive envers les nations. Le Sion que nous trouvons ici inclura d'autres ethnies et nationalités, et les paroles de Dieu guideront toutes les nations (Is 2, 2-3). L'une des déclarations les plus claires d'Isaïe montrant une attitude remarquablement ouverte sur les nations à propos du temple se trouve dans Isaïe 56. Là, le prophète affirme qu'un jour le temple sera une « maison de prière *pour tous les peuples* ». Dans le nouveau temple, tout le monde sera à égalité. Isaïe affirme que les étrangers qui se sont joints à Dieu « ne seront pas marginalisés ». Parlant au nom de Dieu, il proclame : « Ces [étrangers] *je les conduirai sur ma montagne sacrée... J'accepterai leurs sacrifices sur mon autel*, car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples. » (Is 5, 5-7 – soulignage ajouté).

Il y a une voix dans la tradition prophétique biblique qui espère un avenir dans lequel Jérusalem, le temple et la terre seront inclusifs et ouverts à tous. Il n'y aura pas de pur et d'impur. On ne devrait pas voir cela comme un développement totalement nouveau et surprenant du récit biblique. Au contraire, c'est le but initial depuis l'appel d'Abraham, qui aboutit à la déclaration selon laquelle, par Abraham, toutes les familles du monde seront bénies. Abraham est, après tout, le père de *nombreuses nations* (Gn 17, 5). Etant donné les nombreuses idéologies exclusives sur le « peuple béni de Dieu » qui affligent notre monde aujourd'hui, ce message biblique proclamant la bénédiction pour tous a une place primordiale dans notre « travail du royaume » vers la paix et la justice dans le monde.

Le Nouveau Testament et la terre

Jusqu'à présent, nous avons analysé certains thèmes des écritures hébraïques qui remettaient en question la notion simpliste selon laquelle Dieu a donné la terre à Israël en tant que possession éternelle. Passons maintenant au Nouveau Testament.

Une théorie chrétienne de la terre doit se demander : « Comment le Nouveau Testament a-t-il lu les écritures hébraïques (avec lesquelles les auteurs du Nouveau Testament étaient très familiers) ? C'est en effet une question très importante quand il s'agit d'une théologie chrétienne de la terre. C'est pourquoi les chrétiens palestiniens sont troublés par le fait que de nombreux chrétiens lisent les promesses sur la terre donnée à Israël *comme si Jésus n'était jamais venu*. Jésus n'est pas seulement le centre de notre foi, mais le point vers lequel de nombreux chrétiens croient que les récits de la Bible hébraïque ont conduit naturellement, comme Jésus lui-même l'a fait remarquer à ses disciples à la fin de sa vie terrestre quand, « en commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur a expliqué les passages qui le concernaient dans toutes les écritures » (Lc 24, 27).

L'une des déclarations les plus importantes de Paul à cet égard est 2 Corinthiens 1, 20 : « Car en lui chacune des promesses de Dieu est un "oui". » C'est une déclaration lourde de conséquences, et nous avons parfaitement le droit d'inclure la terre dans ces promesses. En d'autres termes, l'histoire d'Israël, dans sa totalité, y compris la partie liée à la terre, doit trouver son accomplissement – son « oui » – en Jésus. Nous ne pouvons ni ne devons contourner Jésus sur cette question. Le Nouveau Testament proclame que Jésus est l'accomplissement de l'Écriture et de toutes les promesses de Dieu.

Jésus, le royaume et la terre

La théologie du royaume est très importante pour notre compréhension de Jésus et de la terre. Jésus est venu dans ce monde pour inaugurer le royaume de Dieu *sur terre*. A son époque, il y avait de fortes attentes pour ce royaume. Nous avons vu comment les prophètes ont délivré le message d'espoir selon lequel Dieu rachèterait Israël et rétablirait le royaume davidique à Jérusalem, et les auteurs de l'évangile étaient persuadés que c'était ce royaume que Jésus avait établi par son ministère, sa mort et sa résurrection.

L'étendue du royaume de Jésus – *sa terre* – est la terre entière. La déclaration de Jésus à la fin de l'évangile de Matthieu est peut-être l'une des plus importantes des évangiles sur la théologie de la terre : « Tout pouvoir m'a été donné dans les cieux et sur la terre. Allez et faites de toutes les nations des disciples. » (Mt 25, 18-19 – soulignage ajouté).

Nous pouvons dire que Jésus reçoit ici *toutes les terres du monde en héritage*. La notion de « terre promise » a été éclipsée par l'irruption d'une notion qu'on pourrait appeler le « monde promis ». La terre a été universalisée – comme prévu par les écritures hébraïques. Le royaume d'Israël est maintenant un royaume universel. Il n'est pas limité à un seul pays ou à un seul peuple car le prince de ce royaume a autorité sur le ciel et la terre. C'est en effet l'accomplissement de la vision d'origine du royaume de Dieu. Le Psaume 2, 7-8 est désormais une réalité : « Tu es mon fils ; aujourd'hui je t'ai engendré. Demande-moi, et je ferai des nations ton héritage et des extrémités de la terre ta possession. » Le Christ ressuscité peut désormais revendiquer ce psaume et le faire sien : il a été nommé « Fils de Dieu » ; les nations sont son « héritage » ; les « extrémités de la terre » sont sa « possession ».

L'universalisation de la terre n'est pas un déni, ni même un rejet, de l'importance de la terre dans le Nouveau Testament. Bien au contraire. C'est plutôt une affirmation de l'importance de la terre pour la théologie chrétienne et la mission de l'Église. Nous devrions nous garder de toute spiritualisation ou divinisation de la terre. Celle-ci compte et reste importante. Les engagements envers la bonté de la création, la résurrection corporelle des croyants et la théologie de l'incarnation exigent que nous nous engagions à occuper le lieu avec beaucoup de discernement et de sagesse. Notre compréhension du concept de royaume de Dieu est donc d'une importance capitale.

Jésus a redéfini et universalisé la terre. Il a aussi redéfini et universalisé le peuple de Dieu. Tout d'abord, nous le voyons défier la pensée des dirigeants juifs de son temps sur ce que sont le vrai Israël et le fils d'Abraham. Lorsque les pharisiens brandirent l'argument « Abraham est notre père », il leur répondit : « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez ce qu'a fait Abraham » (Jn 8, 39). Pour Jésus, être enfant d'Abraham n'est pas une question d'ADN. Cela n'a rien à voir avec l'ethnicité. C'est accomplir les œuvres d'Abraham. Cela veut-il dire ici que Jésus a fluidifié la notion d'« enfant d'Abraham » et permis à chacun d'entrer au sein du peuple de Dieu, quelle que soit son origine ethnique ou nationale ?

Jésus confirme la nature inclusive du peuple de Dieu, dans des déclarations ultérieures où il affirme que celui-ci s'élargira pour inclure les non-Israélites. Des gens « de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud » viendront et « mangeront dans le royaume de Dieu » (Lc 13, 29). Et « les brebis qui n'appartiennent pas à cette bergerie » « feront troupeau » sous « un seul berger » (Jn 10, 16). Ce verset de Jean est important quand il s'agit de savoir si Dieu a un seul peuple, ou deux peuples comme le soutiennent les sionistes chrétiens. La réponse de Jésus est claire : « un seul troupeau ».

En bref, la théologie de la terre de Jésus est inclusive et universelle. Je ne comprends pas pourquoi tant de chrétiens persistent à croire à une nature étroite et exclusive du royaume de Dieu, de sa terre et de son peuple, alors que Jésus a déjà élargi ses frontières.

Paul et l'héritage abrahamique

Passons du côté de Paul. La façon dont Paul a parlé d'Abraham et de l'héritage abrahamique est d'une grande importance pour comprendre comment le Nouveau Testament traite des promesses de la terre. Dans Galates 3, Paul affirme que l'histoire d'Abraham trouve sa conclusion et son accomplissement en Jésus :

« Christ nous a rachetés... afin qu'en Jésus-Christ la bénédiction d'Abraham puisse atteindre les païens, et qu'ainsi nous recevions la promesse de l'Esprit par la foi... Or les promesses ont été faites à Abraham et à son descendant. Il n'est pas dit « Et à ses descendants » comme s'il y en avait plusieurs, mais « Et à ton descendant » c'est-à-dire à une seule personne, *qui est le Christ* (Gal 3, 13-16 – soulignage ajouté) ».

C'est une gigantesque déclaration. Paul affirme ici que Jésus est l'unique semence d'Abraham et, par conséquent, le seul destinataire légitime des promesses abrahamiques. Il nie fondamentalement toute prétention d'aucune autre personne ou d'aucun groupe de personnes à bénéficier de cette alliance. Voilà qui contredit l'affirmation des dispensationalistes¹ selon laquelle il existe une semence spirituelle – l'Eglise – et une semence physique – Israël. (Cette affirmation d'une seule semence est semblable à l'affirmation de Jésus qu'il n'y a qu'un seul troupeau). Dans la pensée de Paul, l'histoire d'Israël se réduit progressivement jusqu'à se limiter à une seule personne : Jésus, l'Israélite fidèle. Et si Jésus est la seule véritable semence d'Abraham, alors, pour ce qui est de la terre, une seule conclusion s'impose : *c'est Jésus qui hérite de la terre*.

Nous devons maintenant nous demander de quelle terre Jésus a hérité. Comme nous venons de le voir dans la conclusion de Matthieu, le pays dont Jésus hérite est *la terre entière*. Ce thème de l'universalisation de la terre nous apparaît encore plus clairement dans Romains 4, 13. Paul décrit l'étendue géographique des promesses faites à Abraham comme étant « le monde ». Abraham, selon Paul, a reçu en héritage le monde entier et non Canaan seul. Le mot grec que Paul utilise est *kosmos*, qu'on peut traduire par « le monde » ou même « l'ordre de l'univers ». La Terre Promise est en fait, selon Paul, la terre ou l'univers promis. Cette interprétation n'est pas une invention de la théologie paulinienne, mais elle est profondément enracinée dans les Ecritures hébraïques et s'inspire même des récits de la création dans la Genèse.

¹ *Dispensationalisme* : doctrine née au XIX^e siècle et professée par certaines églises évangéliques qui tirent de la Bible une interprétation de l'histoire dans laquelle Dieu administre souverainement son règne sur le monde pour atteindre progressivement son objectif. [NdT]

Chez Paul, la terre est universalisée. Il en est de même du peuple de Dieu : « Tous ceux d'entre vous qui ont été baptisés en Christ se sont revêtus de Christ. Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ. Et si vous appartenez au Christ, alors vous êtes la postérité d'Abraham, ses héritiers selon la promesse. » (Ga 3, 27-29)

Ses héritiers selon la promesse ? Quelle puissante déclaration ! Les juifs comme les païens sont les héritiers des promesses abrahamiques, mais il faut continuer de s'interroger : « héritiers de quoi » ? Peut-on exclure la terre de l'héritage abrahamique ? Envisager un héritage spirituel pour les chrétiens païens et un héritage physique et terrestre pour Israël, comme certains ont essayé de m'en convaincre, est l'exact opposé de ce que dit Paul. En même temps, certains diront qu'il faudrait faire une distinction entre les hommes et les femmes. En réponse, faut-il alors suggérer qu'il devrait y avoir une distinction dans le corps du Christ entre le libre et l'esclave ? Non seulement je ne crois pas qu'il faille distinguer entre le libre et l'esclave, ou entre l'homme et la femme, mais c'est exactement le contraire de ce que Paul essaie de dire ! L'idée de Paul est qu'il ne devrait y avoir *aucune* distinction mais plutôt une égalité totale entre tous les membres du corps des chrétiens. Paul ne pouvait pas être plus définitif. Dans sa pensée, les païens qui croient au Christ ont *une part égale* dans la communauté de Dieu. Ils sont « cohéritiers, membres d'un même corps et participants à la promesse en Jésus-Christ à travers l'évangile ». (Ep 3, 6)

Il est courant chez nombre de sionistes chrétiens de désigner les Palestiniens et les chrétiens palestiniens comme des descendants d'Ismaël (par opposition aux juifs, descendants d'Abraham), dans le but d'établir une distinction. A ces chrétiens sionistes je réponds : si l'Écriture me déclare fils d'Abraham et héritier de ses promesses, alors pourquoi persévérez-vous à me contester cette identité ?

Un jour, lors d'une conférence chrétienne à Jérusalem, je suis intervenu devant des théologiens néerlandais aux côtés d'un érudit juif respecté et très engagé dans le dialogue judéo-chrétien. Lorsqu'on m'a demandé si je croyais que l'Etat moderne d'Israël était l'accomplissement de la prophétie, j'ai expliqué pourquoi je croyais que ce n'était pas le cas. Ce fut comme si j'avais dit quelque chose d'hérétique. Ils ont été choqués ! Et ils l'ont été encore davantage quand l'érudit juif s'est dit d'accord avec moi et leur a lancé avec subtilité : « Avez-vous lu Paul ? »

Théologie de l'incorporation

Dans la vision cosmologique de Paul, composée de juifs et de païens, l'Église est l'héritière de l'histoire d'Israël. Non seulement les chrétiens païens partagent certaines des bénédictions d'Israël, mais ils ont rejoint Israël.

Richard Hays utilise le terme *incorporation* pour décrire la théologie de Paul en ce qui concerne les païens, arguant que selon Paul, ceux-ci ont été « incorporés » à Israël en raison de leur foi en Christ. (8) Il observe également comment Paul, dans 1 Corinthiens 10, 1, attire l'attention des Corinthiens sur l'expérience de « nos ancêtres » et comment, dans Corinthiens 12, 2, il dit aux païens qu'ils « ont été des païens » dans le passé (KJV). Ce qui veut dire que Paul « ne considère plus les chrétiens corinthiens comme des païens ». (9)

C'est un point important. *Les païens n'ont pas remplacé les juifs* mais se sont joints à eux et se sont incorporés à Israël. C'est ce que Paul appelle un grand mystère (E 3, 1-6). C'est pourquoi l'Église, composée à la fois de juifs et de païens, est la continuation naturelle de l'histoire d'Israël. Paul n'aurait pas pu envisager l'Église autrement que cette unité organique entre juifs et païens (E 2, 15, 21)

Paul n'enseigne pas que les juifs ont été « remplacés » par des païens, ni qu'ils sont désormais rejetés de la communauté de Dieu. La première Église, après tout, était principalement composée de croyants juifs, et Paul lui-même était juif. Il argumente avec passion contre l'idée que Dieu a rejeté son peuple (Rm 11, 1). Pour lui, sa judaïcité de croyant en Christ est la preuve que « Dieu n'a pas rejeté son peuple ».

Les païens ont rejoint Israël ou ont été incorporés à Israël, comme il était prévu dans les écritures hébraïques. James Dunn l'exprime ainsi : « Dieu n'a pas déraciné l'olivier d'Israël pour le remplacer par un autre. Au contraire, des branches non cultivées d'olivier sauvage (les païens) ont été greffées sur l'olivier d'Israël – c'est la même plantation d'origine. » (10)

Le terme *remplacement* a des connotations très négatives, car il pourrait donner l'impression que les juifs ont été remplacés et donc rejetés. C'est un argument qui a été utilisé tout au long de l'histoire tragique et honteuse de l'antisémitisme au sein de l'Église. L'analyse que j'essaie de développer ici sur la façon dont Paul a lu les promesses abrahamiques à la lumière de sa foi en Christ, ne doit en aucun cas être interprétée comme un rejet des juifs ou une négation de leur identité, *qu'ils croient ou non en Christ*. Nous devrions toujours lire Paul dans ce contexte. De plus, instrumentaliser Paul pour affirmer que le Nouveau Testament pousse à une rédemption nationale séparée du peuple juif en dehors du Christ ne peut être étayé par des preuves bibliques.

Le sionisme chrétien et la centralité du Christ

L'un des principaux domaines où j'ai un problème sérieux et fondamental avec le sionisme chrétien est le fait que dans de nombreuses expressions de ce mouvement, la centralité de Jésus a été remplacée par celle d'Israël. Le sionisme chrétien place Israël – et non Jésus – au centre du récit biblique. Les prophéties des écritures hébraïques concernent principalement Israël, nous dit-on, pas Jésus. La progéniture d'Abraham est l'Israël ethnique, nous dit le sionisme chrétien, pas Jésus ni ceux qui sont en lui.

C'est de la théologie du remplacement ! Israël a remplacé Jésus ! Et pour beaucoup de chrétiens aujourd'hui, en particulier dans le camp évangélique, le véritable test d'orthodoxie passe par la position sur Israël, et non sur Jésus. Je connais des pasteurs et des universitaires qui ont perdu leurs postes dans des séminaires parce qu'ils étaient sympathisants de la cause palestinienne. Notre collègue biblique a perdu son soutien financier du seul fait que nous n'approuvons pas la théologie sioniste chrétienne – et non pas parce que nous aurions renié le Christ.

Israël aujourd'hui

Jusqu'à présent, j'ai fourni une critique biblique et une réponse aux arguments que de nombreux chrétiens utilisent lorsqu'ils défendent le droit divin d'Israël à la terre, en tant que peuple élu par Dieu. Cela signifie-t-il que je ne crois pas qu'Israël devrait exister

aujourd'hui ou que tous les juifs devraient quitter le pays ? Certainement pas. Une telle déduction passe complètement à côté de mon propos.

Contester toute prétention biblique au droit divin d'Israël sur la terre, ou qu'Israël est l'accomplissement de la prophétie, n'est en aucun cas un appel à la destruction de l'État moderne d'Israël. Comme tous les dirigeants chrétiens palestiniens, je demande simplement que nous considérons Israël du point de vue du droit international et des règlements sur les droits de l'homme. Est-ce trop demander ? Mais si nous, les chrétiens palestiniens, ne réclamons pas l'éradication de l'État juif, nous avons un problème avec les caractéristiques divines attribuées à cet État aujourd'hui. Cette logique omniprésente a conduit de nombreuses personnes à fermer les yeux sur la misère du peuple palestinien, à libérer Israël de ses responsabilités vis-à-vis de la *Nakba*, à garder le silence sur l'injustice de l'occupation et à nous faire taire, nous et nos amis, sur ces injustices.

Du reste, qu'on ne me force pas à accepter un discours théologique en faveur d'Israël moderne comme un test de mon orthodoxie ou une preuve que je ne suis pas antisémite, ou même comme une condition préalable à toute réconciliation. (Vous seriez surpris du nombre de chrétiens et de dirigeants d'Église qui m'ont demandé cela.)

Beaucoup de gens ont utilisé l'argument selon lequel, puisque la Bible montre clairement que les juifs ont vécu dans ce pays et y ont établi un royaume, ce pays leur appartient. Mais en utilisant cette même méthode d'interprétation, nous voyons que la Bible parle aussi d'autres nations et d'autres royaumes présents sur cette terre ! Pourtant les juifs ont toujours fait partie de ce pays, mais cela signifie-t-il que tous les juifs du monde peuvent désigner la Palestine comme leur patrie, en passant outre au droit d'un autre peuple sur ce territoire ? Cela reviendrait à dire que tous les musulmans du monde ont le droit de vivre en Espagne (*Al-Andalus*), de la revendiquer comme leur terre et de forcer ses habitants à partir, au prétexte qu'il y a eu là-bas un royaume islamique pendant des centaines d'années !

La justice compte

La discussion précédente sur l'importance de l'appel à la justice dans les Écritures, en particulier pour ce qui concerne la terre, soulève de sérieuses questions sur la façon dont nombre de chrétiens utilisent l'Écriture pour affirmer certaines opinions tout en ignorant les injonctions qu'elle contient en faveur de la justice et de la vertu. Non seulement une telle lecture est sélective, mais elle passe également à côté du cœur du culte authentique selon les écritures hébraïques. En effet, suivant le prophète Isaïe, « Le Seigneur est un Dieu de justice » (Is 30, 18). Et Michée nous rappelle aussi les exigences de justice de Dieu :

« Il t'a dit, ô mortel, ce qui est bon ;
et qu'est-ce que le Seigneur attend de toi,
sinon de pratiquer la justice, de chérir la bonté
et de marcher humblement avec ton Dieu ? » (Mi 6, 8)

Cette préoccupation prophétique pour la justice, qui a fait partie de la conscience juive pendant des siècles, peut être décrite comme l'un des principes centraux du judaïsme. L'absence du souci de justice envers les Palestiniens chez les sionistes et les sionistes chrétiens s'oppose donc aux traditions juives et bibliques. Or aujourd'hui, dans ce pays, l'injustice et l'inégalité rythment la vie des Palestiniens.

Plus récemment, le gouvernement d'Israël a adopté une loi très controversée et discriminatoire qui stipule : « Le droit d'exercer l'autodétermination nationale dans l'État d'Israël est réservé au peuple juif. » Cette loi est clairement discriminatoire à l'égard des habitants arabes palestiniens de ce pays, dont certains sont nés avant même la création d'Israël. C'est du racisme ! Comment des chrétiens qui croient au Dieu de justice et de vérité, au Dieu qui a créé tous les hommes à son image et à sa ressemblance, peuvent-ils continuer de soutenir de telles lois ?

Un éminent dirigeant évangélique, qui devait autrefois rencontrer certains des meilleurs rabbins juifs de Jérusalem pour parler du conflit, a pris conseil auprès de moi avant sa rencontre et m'a demandé : « Que dois-je leur dire ? » J'ai répondu en lui rappelant l'importance de la justice dans les Écritures et en le renvoyant à la demande d'Ézéchiel 47 que les résidents soient traités comme les enfants nés d'Israël. Je lui ai dit de mettre au défi les rabbins sur la nature inclusive et juste de Dieu dans la Bible hébraïque. Attention, en tant que Palestiniens, nous ne sommes pas du tout à l'aise avec l'idée d'être considérés comme des « résidents » ou des « étrangers », parce que nous ne sommes ni l'un ni l'autre – nous sommes le peuple de cette terre. (Néanmoins, nous devons parfois passer par là pour commencer à dialoguer avec les autres.)

Nous devons continuer à mettre les dirigeants juifs qui sont vraiment concernés et engagés pour la paix au défi de vivre selon leurs propres idéaux. Et je dois dire que j'ai eu des contacts avec de nombreux dirigeants juifs et rabbins de « conscience », qui sont de fervents défenseurs de la justice pour les Palestiniens et qui ont payé un lourd tribut pour leurs prises de position. Je souhaite seulement que les sionistes chrétiens suivent leur exemple.

- Fin du chapitre 4 -